

Zeitschrift: L'Émilie : magazine socio-culturelles
Herausgeber: Association Femmes en Suisse et le Mouvement féministe
Band: [94] (2006)
Heft: 1507

Artikel: Contre-offensive masculiniste : masculinistes contre féminisme
Autor: Schess, Christian
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-283065>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 13.04.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Contre-offensive masculiniste

Masculinistes contre féminisme

C'est sur le terrain de la paternité que l'offensive masculiniste a concentré ses principales attaques. Cela n'est pas pour surprendre, puisque c'est précisément en matière familiale que les acquis féministes ont été les plus décisifs: droits des femmes à disposer de leurs corps et de leur sexualité, recours à l'IVG, affranchissement de la tutelle du chef de famille, divorce par consentement mutuel. Ces acquis sont récents; certains restent fragiles.

CHRISTIAN SCHIESS

La mode des «nouveaux pères» fait couler beaucoup d'encre. Qu'en est-il réellement? Certes, beaucoup d'hommes souhaitent un partage plus égalitaire des tâches, passer davantage de temps avec leurs enfants. Des mesures dans ce sens ont été adoptées dans différents pays, notamment le congé-paternité, mais les effets tardent à se faire sentir. Ce ne sont pas les obstacles qui manquent. Les entreprises, tout en appelant à produire toujours plus, continuent à privilégier un modèle de carrière linéaire, masculin, qui pénalise les interruptions liées à la prise en charge d'enfants. Pour les pères qui en formulent le vœu, les réactions de l'entourage (collègues, pairs) sont souvent défavorables, voire méprisantes. Chaque homme reste socialisé, dès le plus jeune âge, contre le principe même d'un investissement domestique et il en va de son honneur -mais aussi de son confort- que de s'en distancier.

Les obstacles ne sont pas qu'institutionnel, psychologique ou idéologique. On tend à oublier que les hommes ont un intérêt bien matériel à préserver le statu quo: être père est un gage de profits en termes de salaire et de carrière, alors qu'être mère reste pénalisant à ces mêmes égards. Sinon, comment comprendre que dans l'ensemble les pères n'aient consacré que six minutes quotidiennes de plus au travail domestique en 13 ans, comme le révèle l'enquête *Emploi du temps* de l'INSEE? Et en matière de paternité, comme ailleurs, ce ne sont pas nécessairement ceux qui en parlent le plus qui en font le plus. Pendant ce temps, la contrainte de la double journée continue de peser prioritairement sur les mères en situation précaire.

Les discours qui vantent les transformations de la paternité s'accompagnent d'une revendication croissante des «droits des pères». Or, force est de constater que l'ampleur des nouvelles prétentions des pères en situation de divorce est à la mesure de leur désengagement de la sphère domestique, démesurée. Quelle est dès lors la légitimité de ces revendications masculinistes? Si des souffrances réelles liées à l'éloignement des enfants peuvent les motiver, il n'en demeure pas moins qu'elles se font presque toujours entendre une fois que la situation de crise familiale est déjà intervenue. Comme le montre l'entretien de Catherine Jacottet Tissot dans ce dossier, on ne fera jamais que recoller les pots cassés tant que le problème ne sera pas résolu en amont, c'est-à-dire au niveau de la division sexuelle du travail qui opère au bénéfice des hommes.

L'offensive va bien au-delà des revendications légales. Elle revêt les vieux habits du sexisme et de la misogynie, sous une forme certes quelque peu actualisée. Face à des pères un peu rapidement présentés comme nouveaux, les mères se voient plus que jamais accusées d'être aliénantes pour leurs enfants⁽¹⁾. Les violences maternelles font l'objet d'une dénonciation croissante, alors qu'on sait que la violence domestique reste massivement le fait des hommes. De la même manière, on passe sous silence le problème des pères qui ne paient pas les pensions alimentaires, pour se concentrer sur des abus présentés comme systématiques de la part des mères en matière de garde des enfants. Sans craindre la contradiction, ce sont parfois ceux-là mêmes qui célèbrent la révolution paternelle qui en appellent au retour des rôles traditionnels. On voit ainsi resurgir la vulgate psychologique qui invoque la Nature pour justifier l'indépassable attachement de la mère au nourrisson. Les injonctions actuelles à l'allaitement maternel et la culpabilisation des mères qui n'y recourent pas, constituent à cet égard une véritable régression sociale et politique. En définitive, la devise masculiniste pourrait se résumer à ceci: en demander plus et en faire moins.

Tout l'art des stratégies de déplacement mises en œuvre par certains «nouveaux pères» consiste à savoir donner l'impression que tout change. Parce que cela va à l'encontre du rôle masculin traditionnel, un père qui cajole un enfant constitue une scène spectaculaire digne d'intérêt de la part des médias, des ami-e-s, des mères. Ces gestes confèrent à leurs auteurs une sympathie indéniable, mais masquent tout aussi efficacement la permanence des inégalités. Certains jeunes pères, surtout parmi les classes moyennes et supérieures diplômées, ont acquis ce sens du placement qui consiste à intégrer en partie les revendications féministes avec pour effet de les neutraliser.

Tandis que le nombre des divorces augmente, qu'on peine à inventer de nouveaux modes d'organisation familiale et que des normes qu'on croyait dépassées refont surface, nous prenons ici le parti d'élargir le choix des possibles. L'homoparentalité est une manière parmi d'autres d'envisager la paternité sous un jour nouveau.

Note:

(1) Lynne Harné, Nouveaux pères, violence et garde des enfants, NQF, 21:2, 2002, pp 8-30



Deux stratégies masculinistes

Les réponses masculinistes à l'émancipation des femmes ont pris différentes formes, parfois individuelles, parfois collectives. Deux types de stratégies organisées se démarquent comme particulièrement significatives dans leurs discours et leurs actions. Si la première est de nature frontale, la seconde constitue plutôt une stratégie de déplacement qui n'en contribue pas moins à maintenir le statu quo dans les rapports entre les sexes.

La réaction offensive

Les positions les plus ouvertement réactionnaires sont issues des milieux masculinistes de la droite religieuse. Cette révolution conservatrice a trouvé ses premières expressions dans les Etats-Unis du début du XXe siècle, dans le sillage de la première vague du féminisme. Face à une société considérée comme pervertie par la modernisation et traversée par une crise de ses valeurs morales, des mouvements d'hommes en appellent à une « chrétienté musclée » (muscular christianity) dont l'un des chevaux de bataille est aujourd'hui encore de « reviriliser » la figure de Jésus. Recrutant leurs sympathisants par centaines de milliers, les Promise Keepers (en référence à la promesse que Dieu a faite aux hommes et réalisée à travers son fils Jésus Christ) défendent des thèses qui font mouche partout où les femmes ont acquis des droits nouveaux.

Aujourd'hui laïcisé, ce ressentiment collectif utilise les figures de « la femme » et de « l'efféminé » comme symboles d'un Autre menaçant, responsable des égarements moraux de la société, et face auquel il convient de réhabiliter l'Homme dans sa puissance virile. La position du père est au cœur de ce programme politique. Constitués en réseaux nationaux et internationaux, les mouvements pour les droits des pères s'inscrivent résolument contre les acquis féministes en matière d'avortement, de droit du divorce, de protection contre les violences conjugales ou de mobilité professionnelle des femmes. Prenant appui sur des souffrances réelles vécues par de nombreux pères, ils proposent pour toute solution le retour du chef de famille. Les femmes, si elles se plient à ce modèle vertueux, y trouveraient alors leur compte par le fait de bénéficier d'un homme protecteur et par une réduction consécutive des violences conjugales.

C'est dans ce contexte idéologique qu'il convient d'interpréter l'abondante littérature contemporaine sur la « disparition des pères ». Plutôt que de porter sa critique sur les modèles dominants de la masculinité, sur les obstacles institutionnels au partage du temps de travail ou sur la précarité des familles monoparentales, elle est ancrée dans le respect ou la nostalgie de rôles figés, donnés par Dieu ou par la Nature. Le titre du livre à succès du psychanalyste Guy Corneau, *Père manquant, fils manqué* (comprendre homosexuel ou drogué), est significatif de

ce retour de bâton (backlash) qui fait de la présence d'un père la condition sine qua non du bien-être des enfants. Au Québec, plusieurs sites internet masculinistes pullulent d'insultes à l'égard des femmes, des féministes et des hommes pro-féministes qui y sont tournés en ridicule. Signe positif, on peut espérer que cet énervement témoigne de la disparition de ce type de personnages, et c'est peut-être pour cela qu'on les entend de plus en plus, à l'instar d'un Eric Zemmour ou d'un David Abiker, dont les livres jouissent d'une médiatisation d'autant plus assurée que leurs auteurs sont eux-mêmes des journalistes.

La quête d'une (nouvelle?) identité masculine

Si toute remise en question est exclue de ce courant paternaliste, il est en revanche une autre stratégie masculiniste où le questionnement identitaire atteint des profondeurs vertigineuses. Là où certains en appellent à la restauration de l'autorité paternelle, d'autres hommes, constitués en groupes, partent à la recherche d'une identité masculine mise à mal par les bouleversements socio-économiques. Partant donc du même constat, celui d'une perte des repères traditionnels, ces groupes d'hommes procèdent par une stratégie qui n'est plus ici de nature politique, mais essentiellement de type psychologique et mythique.

C'est en effet au fond d'eux-mêmes ou alors dans des temps immémoriaux, que des hommes en mal de masculinité, le plus souvent accompagnés d'un thérapeute, sont invités à sonder leurs identités. Ces groupes sont issus à l'origine du mouvement mythopoétique initié par Robert Bly et son livre *Iron John* (1990) traduit en français sous le titre *L'homme sauvage et l'enfant*. La méthode, aux accents rousseauistes, consiste à re-mythologiser la masculinité par une recherche de certitudes et d'authenticité dans un monde en changement. Ces pratiques sont en tension entre un pôle franchement réactionnaire représenté par les groupes de parole qui donnent à des hommes l'occasion de se défouler verbalement sur « leurs » (ex-)femmes et sur la gent féminine en général, et un pôle plus fortement marqué par une demande de connaissance de soi. L'ennui, c'est qu'à force de chercher des réponses aux doutes et aux souffrances à l'intérieur de soi-même, on tend à s'y perdre, et surtout à perdre de vue les causes sociales et politiques de ces souffrances. Cela aboutit en définitive à maintenir le statu quo en élaborant entre hommes de nouveaux codes de virilité.

Loin de questionner le pouvoir masculin, comme c'est par exemple le cas dans certains groupes de parole réunissant des hommes violents, cette quête identitaire risque bien de se résumer à une plainte narcissique, à un exercice de style qui séduit prioritairement les hommes hétérosexuels de la classe moyenne et supérieure et laisse de côté ceux-là mêmes que la compétition masculine relègue aux marges de la société.